

On a failli l'oublier, mais Lyon vécut une période de créativité intense à l'orée des années quatre-vingt, menée par sa scène rock, à l'encontre de tous ses réflexes culturels traditionnels.

1975-1985 : LYON, CAPITALE DU ROCK

DOSSIER RÉALISÉ PAR FRANÇOIS MAILHES

L'histoire commence avec le visionnage d'un documentaire en cours de montage, sur un ordinateur portable, entre une chaise et un canapé. Ce documentaire s'intitule *1975-1985 Lyon, la Movida*, il sera diffusé dimanche 5 juillet à 20 h 30 sur *Lyon TV*. Le réalisateur, Jean-Claude Chuzeville, fait partie de ceux qui ont donné des bons coups de cuillers créatives dans une ville qui sentait encore très fort le pot-au-feu à l'époque.

Le mot *movida* est évidemment excessif. Lyon vivait, sous Louis Pradel et Francisque Collomb, bien loin de l'après-franquisme. Jamais la ville ne vit apparaître son Almodóvar. En revanche, elle fut déclarée "capitale du rock" au milieu d'un bouillonnement créatif inédit, peu à peu oublié ou mésestimé, d'autant que cette vigueur allait à l'encontre des politiques municipales, plutôt orientées vers la tranquillité des honnêtes gens.

Un rapport sur la "Production et la consommation du rock à Lyon" commandité par le ministère de la Culture, au mitan des années quatre-vingt, constate qu'à Lyon, le dynamisme des structures rock et variétés n'a rien à envier aux autres villes. Et pourtant : "La politique culturelle municipale s'est beaucoup plus intéressée aux expressions savantes de la culture (théâtre,

musique classique)", note le ministère. Malheureusement, les documents relatant cette histoire récente sont rares, disséminés ou endommagés. Le support vidéo, qui était alors un nouveau terrain d'expérimentations, résiste mal à l'épreuve du temps. Voilà pourquoi il nous semble intéressant d'en évoquer quelques épisodes marquants.

PENSER QUE LYON fut un temps dans la mouvance "sex, drugs and rock and roll", relève toujours d'une petite forme d'exotisme. Parce que cette ville a longtemps préféré mettre en avant une culture classique et bourgeoise, au détriment de sa culture populaire. Culture populaire pourtant particulièrement vivace : elle vit jaillir des fusées inattendues comme Carte de séjour, premier groupe interprétant des morceaux en arabe, tout en se revendiquant d'un groupe punk comme The Clash.

Certes, il y a toujours eu du rock à Lyon, d'autant que la ville s'enorgueillissait de son Palais d'hiver, le deuxième de France. Cet Olympia lyonnais passait des spectacles de variétés à plumes, Jacques Brel aussi bien que les Beatles, mais le problème des autorisations se posait chaque semaine avec acuité pour le rock. Les témoins qui sont //

"Chico, fan de Jimi Hendrix, lançait des poulets vivants dans le public."

© ARCHIVES SOPHIE CHUZEVILLE



LYON
PALAIS D'HIVER
AUDE WILD présente
APDEVIELLE
vendredi 6 Février 1981
21 heures
ONTROLE

EMBRE 1976 8 NO
WATERS M.
30 F
001401 No

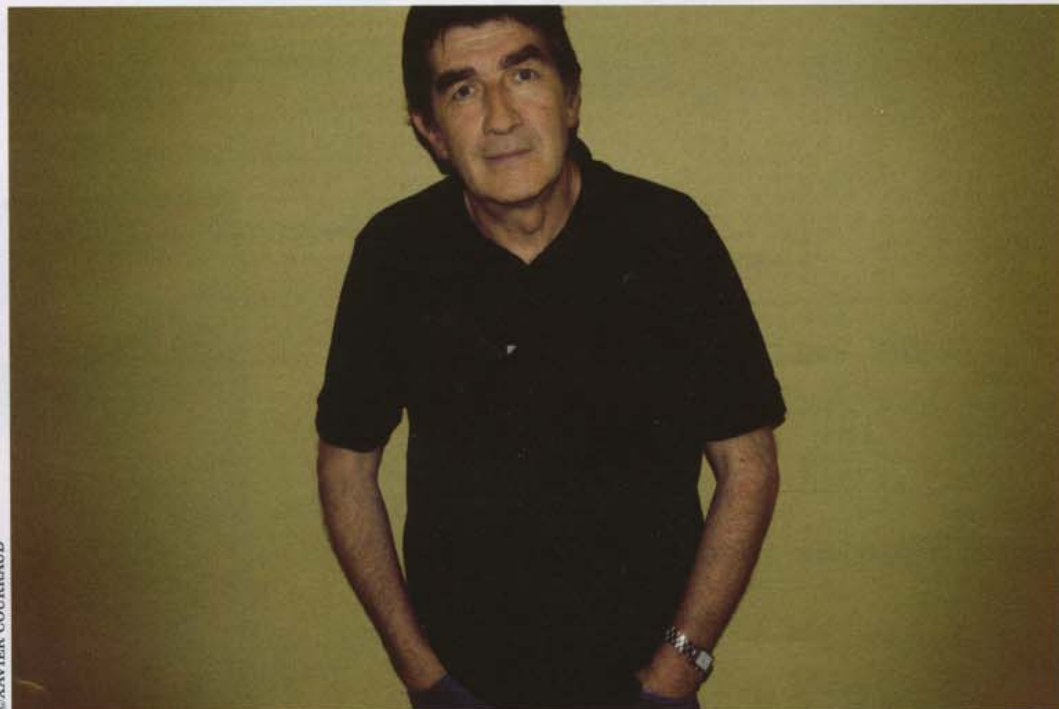
LA
DESTRUCTION
DU PALAIS
D'HIVER



Cette ancienne piscine, puis patinoire, construite en 1908 fut transformée en salle de bal dès 1920. Les Stones, les Beach boys (photo), François Hardy, mais aussi les Clash sont passés là, avant sa fermeture en 1982, puis sa destruction stupide sur laquelle planent quelques soupçons de spéculation immobilière.

On ne dirait pas en voyant son bureau décoré de gentils tableaux de montagne, que cet homme est en train de débriefer le concert de Mylène Farmer de la veille tout en préparant l'organisation de celui de Johnny qui arrive dans quelques jours. Au cœur de toute l'activité rock de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt, on retrouvait déjà le même personnage : Jean-Pierre Pommier. En faire une araignée tissant sa toile sur le rock local de l'époque serait facile, puisque de son propre aveu, il organisait 90 % des concerts. D'autant plus facile que sa première société de production s'appelait Scorpio. Seulement, les choses sont plus complexes.

Jean-Pierre Pommier a débuté "jeune fondé de pouvoir à la banque Rothschild le jour, et fan de musique la nuit". "J'avais un statut un peu à part et une connaissance des chiffres, si bien qu'un premier groupe a commencé à me demander de devenir leur manager – ce que je ne referai jamais – puis j'ai commencé à organiser mes premiers concerts." La plupart des grandes manifestations, dont les gros concerts du théâtre de Fourvière avec la crème du rock français qui ont placé Lyon sur la scène nationale, sont de son fait, mais – selon lui – souvent désastreuses pour son portefeuille. De façon assez naturelle, il hérite, en compagnie d'un associé – Alain Lahana, ancien producteur de Bernard Lavilliers –, de la gestion du Palais d'hiver, après le décès accidentel de Pierre-Yves Lamour qui l'occupait



© XAVIER COURRAUD

L'ancien banquier qui contrôlait le rock lyonnais

PORTRAIT. Jean-Pierre Pommier, aujourd'hui dirigeant de société d'organisation de spectacle Eldorado, avait tout en main, le Palais d'hiver, les magasins de disques Musicland, l'organisation des concerts...

jusqu'en 1981. En outre, il exploite le club attenant au Palais d'hiver, le West-side, un lieu devenu mythique, presque idéalisé, malgré la bière qui collait par terre et quelques bagarres à la sortie : des concerts quasiment tous les jours, des gros morceaux comme Lords of the New Church, ou U2, de passage, mon-

tant sur scène de façon impromptue, pour des entrées à 5 francs : "Aujourd'hui la hausse des prix rend cela impossible, une entrée pour les Stones à Gerland en 1982 coûtait près de 5 euros, ce qui était cher. 27 ans plus tard la même place est à 130 euros, c'est beaucoup plus que l'inflation". ©

/// allés rechercher dans les couches profondes du rock lyonnais citent avec délectation le souvenir du Chico Magnetic Band qui, de 1969 à 1972, a peu œuvré pour réconcilier la population et la "musique pop", comme on disait à l'époque. Robert Lapassade, qui fut leader de Killdozer un groupe majeur de l'histoire du rock lyonnais raconte comment "Chico, fan de Jimi Hendrix, s'était installé un système de casque à fusées qui menaçaient de mettre le feu à chaque concert, tandis qu'il lançait des poulets vivants dans le public". Un concert légèrement houleux de Led Zeppelin finit de mettre le feu aux poudres en 1974. Le maire Louis Pradel décréta tout simplement que "les

groupes de musique pop ou assimilés, sont strictement interdits dans les salles municipales".

Comme le constate le rapport cité plus haut : "L'histoire du rock à Lyon, depuis les années soixante-dix, est caractérisée avant tout par la succession des fermetures et des réouvertures des salles municipales aux musiques d'inspiration rock". A la décharge de la municipalité, pendant de nombreuses années, une partie des spectateurs considérait que la musique devait être gratuite et s'organisait pour rentrer en force dans les

"Les groupes de musique pop ou assimilés, sont strictement interdits dans les salles municipales."

concerts sans payer. C'est dans cette ambiance que Lyon fut pourtant consacrée "capitale du rock". L'auteur revendi-

En définitive, nous étions des pirates,

ENTRETIEN Jean-Claude Chuzeville, photographe, vidéaste est un des créateurs de la première télévision pirate de France. Canal 22 a émis pour la première fois à Lyon en avril 1981.

Comment avez-vous eu la possibilité de faire une télé, Canal 22, alors qu'à l'époque il y avait à peine trois chaînes ?

En 1980, j'avais un ami, Jean-Baptiste Piazzano, qui avait un studio d'enregistrement et était un inventeur fou. Il avait une bande d'amis qui formaient une sorte de "maçonnerie occulte" de techniciens de radio et de télévision. Il y en avait à France Télécom, à FR3... C'était tous des fanas qui récupéraient des pièces qui ne servaient plus à rien, et les donnaient à Jean-Baptiste. Lui, professeur Tournesol, entreprit de faire un émetteur. Un jour il m'appelle, et il me montre... une boîte à chaussures. Evidemment je me fous de sa gueule, je lui dis : "Jean-Baptiste, je veux bien faire un truc, mais quand tu auras vraiment du matériel." Et il me dit, "Mais si, regarde, ça marche!". Il tend un fil qui passe de sa chambre à la cuisine, et, miracle, une image apparaît.

Comment avez-vous fait pour émettre ?

On cherchait un endroit élevé. Il y avait un vieux curé qui habitait dans une cabane en dessous de l'antenne de Fourvière, avec des arbres fruitiers et une des plus belles vues sur Lyon. Il nous a dit "Vous êtes sympathiques. Si vous voulez, montez votre matériel sur le toit." Et là, avec un groupe d'amis, on a fait une première émission en prévenant tout notre réseau que nous allions émettre sur le canal 22 - propriété de l'armée, mais inutilisé.

C'est là, étrangement, que vous avez eu des problèmes avec Michel Noir, député RPR de Lyon...

On a passé une cassette pour tester, un peu au hasard. C'était un débat politique où intervenait Michel Noir. Le lendemain, la photo d'un écran de télé avec la tête de Michel Noir paraissait dans le Progrès. Et c'est là qu'on se rend compte que ces soi-disant jeunes réformateurs du RPR



©XAVIER COURRAUD

étaient des crétins et que Noir nous attaque pour atteinte au droit à l'image. A son âge !

Vous avez été condamné ?

Finalement, il a été débouté, alors qu'en définitive nous étions des pirates. Au bout du compte on a dû émettre quatre ou cinq fois, puis une journée entière en 1982. Notre idée était de faire un kiosque pour les créateurs, mais l'ouverture télévisuelle n'était pas dans les idées de Mitterrand, c'est là où nous nous sommes fait avoir. ☺

Pirate. "On cherchait un endroit élevé. Il y avait un vieux curé qui habitait dans une cabane..."

qué de la formule est Alain Manneval, dandy issu de Saint-Etienne, très vite catalogué comme un des sommets de branchitude, alors qu'il animait l'émission punk Pogo sur Europe 1. A la fin des années soixante-dix, des groupes d'influences diverses se chevauchaient, alors que le public se mélangeait et consommait aussi bien des concerts, que des polars, des disques ou des BD. "Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui", déplore Serge Boissat fondateur du magasin Bould'ingue, à Saint-Jean, temple historique de la "culture rock".

AINSI, COHABITAIENT un groupe de rock progressif comme Pulsar, genre de Pink Floyd à la française, Ganafoul et Factory attachés aux racines du blues et du rock, Killdozer qui développera quelques sensibilités funk, et de nouveaux groupes, très jeunes, inspirés par le mouvement punk

DRÔLE DE NOSTALGIE

De 1979 à 1984, la jeunesse dorée venait écouter, ou plutôt draguer et boire en mode open bar, sur un fond de new-wave dansante de type Depeche mode, derrière les halles de la Martinière dans le 2^e arrondissement, chez Malo Mathon. Eh bien, ces soirées ressuscitent tous les jeudis à 19 heures à l'àKGB (www.akgb.fr). Zombi non ?

de 1977. Plusieurs des leaders de ces groupes se sont retrouvés pour leur terminale au lycée Saint-Exupéry, comme Starshooter - dont est issu le chanteur Kent -, Marie et les garçons, Electric Callas et son chanteur à mèche Jangil qui jouait au Iggy Pop lyonnais, ou Your Vice, auteur d'un rock rapide et agité.

Puis, l'atypique Carte de Séjour et des groupes inspirés par la cold wave, tels Affection place, prirent possession des nuits lyonnaises. La première fois où Manneval commença à parler de "Lyon capitale du rock", ce fut à l'occasion d'un concert organisé à... Givors. Sympathique bourgade décrite pour l'occasion par le journal Best comme une "petite localité de la banlieue de Lyon, située entre les eaux puantes d'un Rhône pollué par les raffineries de Feyzin". Bernard Schalsha, alors journaliste à Libération Rhône-Alpes, reprit la formule. Il se souvient avoir titré "Lyon capitale III